

LA « DATAFICATION » appelle
UN EXERCICE DE VIGILANCE EPISTEMIQUE ET CITOYEN ?

Par Philippe FLEURANCE

Notre responsabilité, individuelle et collective, dans la conception des processus d'aujourd'hui qui construisent le monde de demain, est une question que nous ne pouvons pas éluder. L'objet de nos réflexions est de contribuer à l'intelligibilité de phénomènes sociétaux émergents et de s'interroger sur les conséquences de nos représentations en termes de pratiques sociales, de construction de normes, de rapport à l'action et de gouvernance à différentes échelles, y compris celle de l'avenir de l'humanité.

Cette vigilance épistémique concernant le « comment sont produites les données susceptibles d'orienter nos vies ? » est indispensable à l'exercice de notre responsabilité éthique dans la construction du monde.

La dictature invisible des chiffres incite à s'interroger sur le sens de la quantification et de la mesure. Pour Alain Desrosières, une distinction importante est à faire entre quantification et mesure : avant de chiffrer : on commence par classer et définir, ce qui conduit à retenir une acception plus riche de la « quantification » que de la « mesure ». La mesure « mesure » ce qui est déjà mesurable, alors que la quantification suppose la définition et la mise en œuvre de catégories, de « *conventions d'équivalence socialement admises* » préalables aux opérations de mesure.

Comment peut-on catégoriser le « réel », sachant que toute catégorisation est un point de vue et donc une limitation-amputation de ce réel ? Nous proposons un retour réflexif sur nos catégories de pensée pour questionner les cadres qui les ont produites, les évidences que nos pratiques quotidiennes toujours sollicitantes, ne nous laissent que peu de temps pour interroger comme étant un prêt à penser, pré-catégorisé et pré-notionné.

L'argument qui oriente vers l'agir ⇔ penser en complexité est alors celui-ci : une façon de nommer, de quantifier est toujours indissociablement une façon de penser. La nomination de « la chose » découpe déjà, profile un champ et souvent focalise vers du substantiel en faisant exister cette chose comme « objet » alors que ce qui est premier et qui dénomme est le lien, la relation, les inter incitations. « *Toute approche positiviste qui applique la démarche empirico-analytique des sciences de la nature au 'fait' de la communication sociale ne peut que méconnaître sa structure spécifique. Le savoir minime qui en résulte est construit sur le socle d'une méconnaissance monumentale. En effet, une science sociale qui procède de manière objectivante, à des fins de rationalisation des choix ou de maîtrise du fonctionnement empirique de l'organisation sociale par des technologies sociales, est obligée de faire abstraction des rapports qui le constituent en propre et de leur substituer des relations « objectives », c'est-à-dire de projeter sur l'objet découpé en éléments constitutifs des relations d'objet à objet, de « chose » à « chose », de « variable » à « variable » qui permettent à la fois la formulation d'hypothèses nomologiques et l'application de procédés de contrôle (quantification, expérimentation ... »(Louis Quéré, 1982).*

Rien n'existe de manière séparée, une chose – alors considérée plutôt comme process que comme objet - n'existe qu'en vertu des relations qu'elle entretient - de manière récursive – avec le contexte dans lequel elle est plongée.

La quantification crée une façon de penser, de représenter, d'exprimer les choses à l'aide de restitution de données sous différents formats (B Latour, 1991). Les indicateurs chiffrés et leurs traitements mathématisés font bien plus que documenter nos comportements, ils les « fabriquent » pour les manifester voire les orientent à partir de critères normatifs autoréférents qui souvent échappent à notre entendement.

Pour documenter ces points, citons quelques exemples facilement accessibles concernant le chiffrage du gaspillage alimentaire* où les auteurs nous appellent à mesurer l'enjeu des chiffres qui sont souvent repris et diffusés sans précaution : « *Ces données se veulent rationnelles, objectives, et à force de circuler d'une étude à l'autre, d'une organisation à l'autre, d'un média à l'autre, elles finissent par apparaître incontestables. Alors que les rapports scientifiques commencent souvent par de longs encadrés méthodologiques précisant leurs limites, ces dernières sont rapidement oubliées dans la diffusion des chiffres du gaspillage, qui s'affranchit des subtilités techniques (comment tenir compte des déchets liquides qui s'évaporent, par exemple ?). Ceux qui construisent les estimations tendent souvent davantage à reproduire et ajuster des données existantes... Aussi est-il difficile de consolider les chiffres du gaspillage alimentaire, malgré un foisonnement d'initiatives internationales, européennes ou françaises en la matière* ». Il en est de même concernant la sécurité routière où l'auteur insiste sur la connaissance de la source des chiffres pour en comprendre les limites sinon « *La communication publique à base de statistiques sur la sécurité routière est donc exagérément simplificatrice, au point d'apparaître gravement erronée* ».

En ne considérant et en ne travaillant que sur des tableaux et indicateurs chiffrés on ne traite plus alors que d'une abstraction réifiée et inerte, vide de sens. Dans une vision réductionniste, la « quantophrénie » (tendance à utiliser de façon excessive les statistiques dans les sciences et en particulier, dans les sciences humaines et sociales) recourant à une forme de substantialisation crédibilise un positivisme naïf de la mesure chiffrée des phénomènes.

Ndlr Cet éditorial reprend la première partie de l'article que Philippe Fleurance a rédigé sous le titre [« Les données sont partout ... ! Questions sur la « datafication » Un exercice de vigilance épistémique et citoyen ? »](#), article que nous publions en parallèle en [document](#) du Site du Réseau et introduisons succinctement sur le N° 85 de l'Interlettre Chemin Faisant

Les diverses références et précisions publiées en note de bas de page sur cette première partie de ce document (qui en compte 9) n'ont pas été maintenues sur les deux pages de cet éditorial pour alléger sa lecture puisque le lecteur qui le souhaite pourra les trouver aisément à proximité sur le Site

Pour guider ces lecteurs nous mentionnons ici, en complément à cet éditorial, la liste des titres de ces neuf parties

1. Questionner les représentations que véhiculent les « catégories » usuelles de pensée pour rendre exprimables nos incompréhensions et interrogations
2. La qualité de notre réflexion devient-elle une simple propriété émergente de la quantité de nos informations et données proposées?
3. L'émergence du chiffre : « *Ce qui est généré, génère à son tour ce qui le génère* » ? Retracer le passé pour anticiper un avenir?
4. Rester ouvert à l'émergence dans le contexte d'une information discontinue et incertaine ?
5. Les données ne sont pas « données » mais construites : comment ?

6. Quand « l'analytics big datas » investit les domaines de notre vie quotidienne ; Des incertitudes à neutraliser : Comment les données sont-elles traitées ?

7. Ce qui n'est pas mesurable n'existerait pas ? « La mal mesure de l'homme »¹

8. Un monde hors-sol permettant une gouvernance algorithmique universelle ? Travailler ensemble « localement »

9. Travailler à de nouvelles intelligibilités pour comprendre/agir ce monde ? « *Trouver les interstices par lesquels le virus épistémique se propagerait dans nos cultures.* »

*_*_*_*_*

¹ Stephen Jay Gould « La mal mesure de l'homme » <http://www.hominides.com/html/references/la-mal mesure-de-l'homme-jay-gould-0307.php>